

Commentaire

par

Gerald Prince

Comme l'a dit Elaine Cancalon, Gérard Genette a su proposer un métalangage qui non seulement synthétise un travail théorique aussi varié qu'abondant, mais encore l'approfondit, le développe, expose et compose des distinctions jusque là insoupçonnées ou mal connues, permet de soulever des questions nouvelles, et, par conséquent, d'inventer ou de reformuler certaines réponses. Après le travail de Genette lui-même sur Proust et la Recherche, les trois communications que nous venons d'écouter - celle d'Antoine Spacagna, celle d'Yvon Le Bras, et celle de Raymond Mahieu (qui me semble, d'ailleurs, à la fois genettienne et barthesienne) - en fournissent une démonstration que je crois convaincante.

Je pense en particulier aux remarques de Le Bras sur l'emploi du passé simple et du passé composé, sur les modes discursifs adoptés par le pasteur, sur la montée de l'auto-diégétique, la coïncidence de deux univers temporels destinés à rester autonomes, le passage du récit au discours dans la deuxième partie de La Symphonie pastorale. Je pense aussi aux remarques de Mahieu sur l'écriture gidienne et sa production paradoxale d'effets de plénitude et de continuité ou sur les liens entre paralipses, herméneutique et lecture, remarques qu'on pourrait prolonger en insistant sur la multiplication systématique de lecteurs et de lectures dans Les Faux-Monnayeurs et sur les rapports qu'elle entretient tant avec le thème de la fausse monnaie et celui du romanque. Enfin, je pense aux observations de Spacagna sur le mode d'emploi des analepses et prolepses dans L'Immoraliste et sur la double dégradation, dans cette oeuvre, de l'histoire et du récit.

L'une des caractéristiques les plus marquantes de Genet-

te -et les plus nécessaires à un travail narratologique réussi- c'est, nous le savons, la précision. Genette n'est évidemment pas toujours sans reproches dans ce domaine. On a pu l'accuser, par exemple, de confondre, au sujet de la focalisation externe, le type de renseignements fournis et le foyer de perception. Il s'en est défendu, tant bien que mal, dans son Nouveau discours du récit: "en focalisation externe, le foyer se trouve se trouve situé en un point de l'univers diégétique choisi par le narrateur, hors de tout personnage, excluant par là toute possibilité d'information sur les pensées de quiconque."¹ Toujours est-il que, pour lui, focalisation externe (sur Philéas Fogg, par exemple) peut souvent se réduire à focalisation interne (sur Passepartout). Ce qui -- de même que la précarité de la distinction histoire/discours -- ôte peut-être un peu de leur force aux remarques de Le Bras selon lesquelles, conçu par le pasteur comme un récit objectif (dont s'effacerait le narrateur et qui serait focalisé sur autrui), ce qu'il raconte glisse irrésistiblement vers le récit subjectif (où le narrateur-personnage et son point de vue se font de plus en plus importants).

Le Bras, Mahieu et Spacagna n'ont d'ailleurs pas toujours eu le temps de préciser certaines de leurs distinctions ou conclusions. Peut-être pourront-ils le faire tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, à Le Bras, je demanderai s'il est en fait légitime de parler de paralipse au sujet de l'incipit (le pasteur a-t-il conscience de sa mauvaise conscience? y a-t-il omission intentionnelle d'information? quels sont alors les signes d'une telle intention?) et s'il est tout à fait juste de dire de "l'écriture-journal" qu'elle est, par définition, autoréférentielle (je peux très bien tenir un journal sans recours aucun à la première personne), je lui demanderai également de commenter davantage l'opposition entre autodiégétique et homodiégétique (un peu surprenante -- puisque l'un constitue un cas particulier de l'autre -- mais non injustifiée, même si,

dans bien des romans --The Great Gasby, par exemple, ou All the King's Men-- un narrateur-personnage secondaire finit par devenir personnage de premier plan). A Mahieu, je demanderai s'il est entièrement fructueux de parler, comme il fait, de paralipse invisible (pour qu'il y ait paralipse--il en irait de même, d'ailleurs, pour toute ellipse-- ne faut-il pas en indiquer les traces explicites au niveau de l'histoire, en d'autres termes, ne faut-il pas qu'elle soit comblée ou, tout simplement, mise en relief?). A Spacagna enfin, je demanderai s'il y a véritablement prolepse --"sanitaire" ou non-- dans l'évocation du désir de vivre qu'il cite (quel événement ultérieur est-il raconté? ne s'agirait-il pas plutôt d'une amorce) et s'il est vraiment approprié de parler de thèmes itératifs: d'un côté, tout thème découle d'une répétition sémique; de l'autre, l'itératif au sens genettien se situe au niveau de la narration et non de la thématique.

Si la précision est au centre du projet narratologique, la démarche déductive (celle qui consiste à partir de possibles narratifs plutôt que de récits donnés) l'est peut-être encore davantage. Genette lui-même a reconnu qu'il avait négligé l'étude du discours immédiat comme celle du discours indirect libre à cause de la relative rareté de ces formes chez Proust.² Le contraire, ou presque, peut aussi se produire, surtout quand il s'agit d'une entreprise critique plutôt que strictement narratologique: valoriser, dans un récit donné, tel ou tel élément qui ne lui est pas, en fin de compte, entièrement spécifique.

Yvon Le Bras écrit: "il semble bien que l'illusion d'un 'récit pur' éloigné de toute contamination avec le discours producteur soit au centre du projet littéraire gidien... des Cahiers d'André Walter à Thésée, les Nouvelles de Gide soulignent en effet l'ambiguïté fondamentale des rapports entre un narrateur qui dit je et l'apparente objectivité de l'histoire qu'il raconte. En ce qui concerne La Symphonie pastorale, on peut aller jusqu'à dire que la précarité de l'opposition récit/discours constitue le sujet même de cet-

te œuvre..." C'est là une remarque pour le moins défendable. Cependant, la démonstration de la nature fondamentale du projet gidien n'aurait-elle pas été encore plus décisive si Le Bras avait choisi d'étudier un "narratif" à la troisième personne ? On sait que la première personne a, peut-être par définition, plus d'affinités avec le subjectif que la troisième. Or, de narratifs à la troisième personne, Gide n'en a finalement pas beaucoup écrit, ce qui amène à se demander si, davantage que pour Mauriac, par exemple (je pense à Thérèse Desqueyroux), l'étude des possibilités d'histoire objective constitue pour lui un sujet d'élection. De même, on peut se demander si le sous-genre du roman-journal n'implique pas (sinon toujours, du moins la plupart du temps) une réflexion sur les rapports du narrateur avec le narré. Je pense au Journal de Salavin, au Noeud de vipères, à L'Ecole des femmes, à La Nausée, à L'Emploi du temps, et même, au Journal d'un curé de campagne, au Journal intime d'A. O. Barnabooth, ou au Journal d'une femme d'Octave Feuillet. En d'autres termes, un récit gidien ne prenant pas la forme du journal révélerait-il avec la même netteté l'empiètement progressif du discours sur l'histoire ?

Il me reste à souhaiter, comme Elaine Cancalon, de nous voir continuer sur la lancée de Le Bras, Mahieu et Spacagna, et de contribuer ainsi, comme ils l'ont fait, au renouvellement de notre connaissance de Gide.

Notes:

1. Gérard Genette, Nouveau discours du récit (Paris, Seuil, 1983), p. 50.

Ibid., p. 35.

Antoine Spacagna: Réponse à Gerald Prince

Après les observations, toujours pertinentes, d'un narratologue de la stature de Gerald Prince, j'ai relu Genette, comme il se devait. Cette relecture m'a permis

de constater , une fois de plus, que la pensée théorique de Genette est toujours en gestation, ce qui d'ailleurs , pour les amateurs de littérature et de théorie littéraire que nous sommes, en fait tout l'intérêt. On y trouve donc des moments que j'appellerai flous ou nébuleux, faute de meilleurs qualificatifs, qui mènent par étapes, à des formulations théoriques plus précises. Si la définition rigoureuse de la prolepse (que j'ai d'ailleurs citée dans ma communication): "...toute manoeuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur" (p.82) parle d'événement anticipé , elle est précédée d'une analyse temporelle d'une citation de Jean Santeuil et d'une discussion qui me laisse croire que le mot "événement" est parfois trop précis. Ainsi dans "Car cette mélancolie, ce qui la projetait ainsi d'avance sur son indifférence à venir, c'était son amour" (cité page 81, dans Figures III) s'agit-il vraiment d'un événement ou plutôt aussi d'une "annonce" (Je reprends le mot de Prince) comme mes deux citations de L'Immoraliste, mises en question? Genette ne parle-t-il pas lui-même, dans la discussion, d' "une anticipation (il souligne) du présent dans le passé." (p.82): terminologie assez vague, on sera obligé de l'admettre. Peu importe d'ailleurs si mes deux exemples de prolepses "sanitaire" ne sont pas totalement orthodoxes car je continue à penser que ces "anticipations", une fois dites par Michel colorent dans mon esprit le reste du récit jusqu'à preuve du contraire. "Je veux vivre" et "cet effort vers l'existence" (L'Immoraliste, p.383) sont bien des déterminations dynamiquement orientées vers l'avenir.

Quant à l'objection en ce qui concerne les "thèmes itératifs", je dois admettre que le mot "thème" est sans doute maladroit. Il aurait été préférable de parler de "scènes répétées", car c'est bien de cela qu'il s'agit, de la répétition dans le sens freudien, au moins en ce qui concerne les événements que je relate avant de parler de "thèmes itératifs". Ce que je voulais dire en fait, c'est qu'en plus des scènes répétées on peut relever un bon nombre de "symboles" obsessionnels tels que ceux que

j'ai mentionnés (le sang, le châle, etc...) qui renforcent l'aspect itératif. Ces symboles sont évidemment reliés à la dimension physique, corporelle, que je souligne au début de mon propos.

En tout cas je remercie Monsieur Prince de me forcer à préciser ma pensée. C'est aussi un bon exercice sanitaire pour l'esprit.

Yvon Le Bras: Réponse aux questions de Gerald Prince

Les questions que vous me posez à propos de La Symphonie pastorale sont parfaitement justifiées et soulèvent des problèmes d'interprétation textuelle que la terminologie genettienne à laquelle j'ai fait appel ne permet peut-être pas de résoudre.

Disons cependant qu'il m'a paru légitime de fonder mon étude sur la notion de paralipse dans la mesure où, malgré ses déclarations d'intention, le pasteur est bien poussé à écrire son journal à la suite de la déclaration d'amour de sa protégée qui lui a révélé la nature ambiguë de ses propres sentiments à son égard. Je cite ici le passage qui me paraît révélateur:

"-Vous savez bien que c'est vous que j'aime, pasteur... Oh! pourquoi retirez-vous votre main? Je ne vous parlerais pas ainsi si vous n'étiez pas marié. Mais on n'épouse pas une aveugle. Alors pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer? Dites, pasteur, est-ce que vous trouvez que c'est mal?"¹ Bien qu'elles ne soient rapportées qu'à la fin du premier cahier, ces paroles de Gertrude se situent chronologiquement six mois avant que le narrateur prenne la plume pour la première fois et constituent les seuls événements verbaux qui précèdent "immédiatement" l'acte d'écriture.

Le fait que le pasteur commence son récit en se référant à un passé qui se situe lui-même deux ans avant les faits en question a pour effet de dissimuler d'emblée le "mobile apologie" au profit du "mobile témoi-